Tavares STRACHAN

The Art Newspaper,

L'Éveil Selon Tavares Strachan

October 2022

ÉDITION FRANÇAISE
THE ART NEWSPAPER
EN PARTENARIAT AVEC / *IN PARTNERSHIP WITH*
LA GALERIE PERROTIN ET LA GALERIE MARIAN GOODMAN
SUPPLÉMENT AU MENSUEL THE ART NEWSPAPER #45 D'OCTOBRE 2022. NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

Tavares Strachan, *Conquering Lion*, 2022, huile, émail, pigments, acrylique, carton.
Courtesy de l'artiste et Marian Goodman Gallery. Photo Tom Powel Imaging

Tavares Strachan, *Conquering Lion*, 2022, oil, enamel, pigment, acrylic, matboard
Courtesy of the artist and Marian Goodman Gallery. Photo by Tom Powel Imaging

L'ÉVEIL SELON TAVARES STRACHAN

Depuis le milieu des années 2000, l'artiste bahamien construit une œuvre pluridisciplinaire sur les thèmes de l'invisibilité, de l'ethnocentrisme occidental et du déplacement.

Être originaire d'un pays insulaire, au nombre modeste d'habitants, et par ailleurs ancienne colonie britannique marquée par l'esclavage, constitue l'arrière-plan indissociable du travail de Tavares Strachan (né en 1979 à Nassau, Bahamas). Pour chacun de ses projets, il se documente abondamment et travaille en collaboration avec des spécialistes, ayant l'ambition d'analyser les structures du pouvoir, mais aussi de comprendre sa propre histoire et celle de sa communauté. En effet, il conçoit la création comme une recherche, une exploration par-delà les frontières habituelles du champ artistique.

UN PROJET EN TROIS TEMPS

En 2022, Tavares Strachan imagine une exposition en trois volets : le premier, « The Awakening », a eu lieu à la Marian Goodman Gallery de New York au printemps dernier. Les deux autres, « In Broad Daylight » et « In Total Darkness », se tiennent dans les galeries parisiennes Marian Goodman et Perrotin dès le 15 octobre.

diaspora antillaise en Afrique. Inspiré par sa monumentale *Encyclopedia of Invisibility* qu'il a dédiée aux personnalités oubliées, Tavares Strachan réunissait des images de la statuaire africaine ancienne et de l'art égyptien, une monnaie représentant Septime Sévère, premier empereur romain d'origine africaine, des portraits de Haïlé Sélassié Ier, dernier roi d'Éthiopie, de Shirley Chisholm, première Africaine-Américaine élue à la Chambre des représentants, des activistes Angela Davis et Malcolm X, mais aussi des photographies de l'espace, des paniers de basket et des animaux de la savane.

Tavares Strachan conçoit la création comme une recherche, une exploration par-delà les frontières habituelles du champ artistique.

Les tableaux et les rideaux de perle historiés de l'exposition formaient, à la

THE AWAKENING ACCORDING TO TAVARES STRACHAN

Since the mid-2000s, the Bahamian artist has been creating a multidisciplinary oeuvre on the themes of invisibility, Western ethnocentrism and displacement.

Being from an island country with a small population, a former British colony marked by slavery, is an essential element of Tavares Strachan's (born 1979 in Nassau, Bahamas) background, indissociable from his work. For each of his projects, he carries out a great deal of research in collaboration with specialists, with the goal of analysing power structures, but also understanding his own history and that of his community. Indeed, he views creation as a type of research, an exploration beyond the usual borders of the artistic field.

A THREE PART PROJECT

In 2022, Tavares Strachan imagined an exhibit in three acts: the first "The Awakening" took place in the Marian Goodman Gallery in New York last spring. The other two, "In Broad Daylight" and "In Total Darkness" will take place this October in the Parisian galleries of Marian Goodman and Perrotin.

In "The Awakening", the artist paid his respects to Marcus Garvey (1887-1940), the Jamaican activist and Rastafarian prophet. Drawing inspiration from his monumental work *Encyclopedia of Invisibility*, which he dedicated to forgotten figures, Tavares Strachan collected images of ancient African statuary and Egyptian art, a coin showing Septimius Severus, the first Roman emperor of African origin, portraits of *Haïlé Sélassié I*, king of Ethiopia, Shirley Chisholm, the first African American woman elected to the House of Representatives, activists Angela Davis and Malcolm X, but also photographs of space, basketball hoops, and African animals.

Tavares Strachan views creation as a type of research, an exploration beyond the usual borders of the artistic field.

The exhibit's storied paintings and beaded curtains form a snapshot, like sampling in a remix, of cultural and political references that offer an alternative account to that of Western history.

CAMILLE VIÉVILLE
TRANSLATION BY GEORGIA LYON FROMAN

« In Total Darkness », 15 octobre-26 novembre, galerie Marian Goodman, 79, rue du Temple, 75003 Paris, mariangoodman.com (accès en prenant rendez-vous sur le site)
« In Broad Daylight », 15 octobre-17 décembre, Perrotin, 76, rue de Turenne, 75003 Paris, perrotin.com

The Art Newspaper
L'Éveil Selon Tavares Strachan
Camille Viéville
October 14 2022

Dans « The Awakening », l'artiste rendait hommage à Marcus Garvey (1887-1940), activiste jamaïcain et prophète rastafari, créateur en 1919 de Black Star Line, une compagnie maritime panafricaine spécialisée dans le retour de la manière d'un *sample* musical, un faisceau de références culturelles et politiques offrant un récit alternatif à celui de l'histoire telle qu'elle s'est écrite en Occident.

CAMILLE VIÉVILLE

Vue de l'exposition « The Awakening » de Tavares Strachan à la Marian Goodman Gallery, New York, 2022.
Courtesy de l'artiste et Marian Goodman Gallery. Photo Elisabeth Bernstein

Tavares Strachan , Installation view, "The Awakening", Marian Goodman Gallery, New York, 2022
Courtesy of the artist and Marian Goodman Gallery. Photo by Elisabeth Bernstein

The Art Newspaper
L'Éveil Selon Tavares Strachan
Camille Viéville
October 14 2022

«VOUS ÊTES UN ARTISTE PARCE QUE VOUS VOULEZ ÊTRE LIBRE»

Parcours, vision artistique, projets... Tavares Strachan explique comment il a conçu la trilogie d'expositions entre New York et Paris.

Comment avez-vous commencé votre carrière ?
D'une certaine manière, ce fut la partie la plus amusante de ma vie. J'étais aux Bahamas, à Nassau, où je suis né. J'étais à l'université et travaillais comme peintre et graveur. Je faisais des centaines et des centaines de peintures à cette époque. Je ne gagnais pas d'argent, mais j'adorais la création, le processus. Puis, en 2000, j'ai déménagé aux États-Unis pour m'inscrire au département du verre de la Rhode Island School of Design. J'ai ensuite obtenu un Master of Fine Arts en sculpture à l'université de Yale en 2006. C'est ma passion qui m'a poussé à étudier. Les Bahamas ne sont pas vraiment considérées comme ayant une scène culturelle, bien qu'elles en aient une. Beaucoup de disques de Bob Marley y ont été produits, on y a fait de la bonne musique, Lenny Kravitz, etc. Il n'y a pas que la plage. J'ai grandi entouré de reggae : Peter Tosh, Bunny Wailer... Ces musiciens ont eu une grande influence sur moi, ils parlaient de ma culture. Après mes études, je me suis rendu compte que l'on y apprend des techniques, mais que l'enseignement est tellement américain ou eurocentré que l'on reste ignorant de sa propre culture. C'est alors que vous commencez à regarder d'où vous venez, les gens avec lesquels vous avez vécu... Cela m'a vraiment changé, de manière positive, mais pas seulement.

Pour vous, tout le processus a donc consisté à déconstruire ce savoir occidental, à désapprendre, à revenir à vos racines ?
Il s'agit en partie d'apprendre comment le système fonctionne, et de savoir le gérer. Et en vieillissant, on apprend à ignorer ce système, à être capable de composer avec lui. La première partie de mon parcours a consisté à subir un lavage de cerveau, puis à comprendre ce qu'il représentait. J'ai appris à apprécier ma propre histoire, mon propre peuple, et c'est ce que je fais maintenant : j'enquête sur tout ça.

Avez-vous eu des mentors ?
J'ai eu beaucoup de chance. J'ai rencontré des gens qui m'ont rappelé pourquoi je suis devenu un artiste : vous êtes un artiste parce que vous voulez être libre. Je sais que cela peut paraître naïf, mais ce désir de liberté est fondamental. Évidemment, tout le processus pour devenir artiste n'est pas en accord avec la liberté. En tant qu'artiste professionnel, vous n'êtes pas libre du tout. À un certain niveau, ce n'est pas différent que de travailler dans une entreprise. Un artiste incroyable, Michael Joo, m'a poussé à me découvrir, à exprimer ce que j'avais vraiment en moi. Et aussi Arman, le sculpteur français : j'ai passé un an avec lui à New York. Je travaillais dans son atelier, je fabriquais des châssis pour ses tableaux le soir. J'avais 19 ans, j'étais un gamin des îles. Il était en fin de carrière et m'a appris le métier, il était très généreux. Des moments comme ça vous donnent des raisons de croire. Vous ne pouvez pas décider d'être un artiste, vous êtes né pour l'être. Les personnes qui m'ont inspiré m'ont simplement rappelé qu'il fallait le faire.

Comment avez-vous conçu votre double exposition dans les galeries Perrotin et Marian Goodman à Paris ?
Le thème de cette exposition est l'invisibilité. C'est un projet au long cours, qui m'inspire constamment. En fait, il s'agit d'une trilogie. J'ai conçu cette exposition dans le cadre d'une journée, en trois phases : l'éveil, le jour et la nuit. La première exposition était l'éveil, que j'ai présentée chez Marian Goodman à New York ; le jour, c'est en ce moment chez Perrotin, puis la nuit chez Marian Goodman à Paris. J'aime l'idée des métaphores du jour et de la nuit. La lumière du jour et l'obscurité totale sont également une métaphore, car elles n'existent pas. J'ai essayé de trouver une autre façon de raconter des histoires, en chapitres, d'une exposition à l'autre.

«Qu'est-ce que cela signifie pour quelqu'un comme moi, lorsque vous comprenez que votre propre histoire n'existe pas, qu'elle n'est représentée nulle part?»

Qu'y montrez-vous ?
Chez Marian Goodman, il s'agit d'être immergé dans un espace où l'on ne peut être dérangé par rien au monde. C'est dynamique, émouvant, il y a beaucoup d'informations, c'est un voyage dans l'histoire d'Henri Christophe – aussi connu sous le nom d'Henri Ier, qui a été le premier roi de Haïti – et sur la relation entre ce pays et la France. Chez Perrotin, c'est une enquête sur les icônes issues des endroits d'où je viens et qui me ressemblent. Je montre des sculptures en marbre. Je pense à la représentation et à ce que vous pouvez imaginer lorsque vous vivez à New York et que vous passez devant des statues dans l'espace public, qui sont toutes européennes et figurent principalement des hommes. Qu'est-ce que cela signifie pour quelqu'un comme moi, lorsque vous comprenez que votre propre histoire n'existe pas, qu'elle n'est représentée nulle part ? Et quel est l'impact humain de cette situation ? Comment y faire face ? Il s'agit de personnes et de lieux invisibles, d'histoires qui n'ont pas été racontées d'une manière qui les valorise.

Pour moi, il s'agit de créer un thème permettant d'engager le dialogue, comme c'est le cas avec l'histoire d'Henri Christophe. L'idée est de comprendre ce qu'il en est de cette question aujourd'hui. Haïti souffre beaucoup. En tant qu'artiste originaire d'une île des Caraïbes, on ne peut s'empêcher de se demander : et si cela m'arrivait ?

Est-ce la suite d'« In Plain Sight » (exposition présentée chez Marian Goodman à Londres jusqu'au 24 octobre), basée sur la vie et l'œuvre de Matthew Henson, et du projet* L'Encyclopédie de l'invisibilité *? Henson a été le premier à atteindre le pôle Nord, en 1909, mais son histoire a été négligée parce qu'il était afro-américain.
Lorsque j'étais étudiant, la glace me fascinait. J'ai découvert Henson et il m'a paru intéressant. Mais on ne voit jamais de statue de lui, alors on se demande : qui est ce type ? Je suis allé au pôle Nord pour tourner un film, et j'ai compris à quel point il est difficile de s'y rendre. Imaginez au début du xxe siècle pour une personne comme lui ! C'est là qu'a émergé mon envie de travailler sur l'invisibilité. Comment un tel individu a-t-il pu aller là-bas, réaliser un tel exploit, à cette époque et dans ces conditions, puis être totalement oublié, sans laisser aucune trace dans l'histoire ? L'idée de l'invisibilité est encyclopédique, c'est-à-dire qu'elle est multiple, ce n'est donc pas une histoire unique. L'objectif de mon œuvre est d'amener le public à réfléchir par lui-même. Pour que nous commencions à créer ensemble cette histoire. À mes yeux, c'est ça l'art : faire prendre conscience aux gens de ce qui manque dans l'histoire, du fait que certaines personnes sont restées invisibles. La peinture et tout le travail artistique sont juste un moyen de parvenir à cette prise de conscience, de susciter la curiosité, d'instaurer un dialogue sur la souffrance humaine...

Pensez-vous que le regard que nous portons sur l'histoire est en train de changer, en un sens davantage pluriel ? Et voyez-vous votre travail comme un moyen de contribuer à cette évolution des mentalités, à un mouvement global en faveur de la diversité, comme le font d'autres artistes ?
Je l'espère, mais pour moi, c'est surtout une question humaine. Il ne s'agit pas d'être noir, asiatique... C'est quelque chose dont nous devrions tous nous préoccuper, comme c'est le cas pour des questions telles que l'esclavage, le genre, la façon dont nous traitons les animaux, le changement climatique, etc. Tout est lié. En définitive, l'égalité des droits et la justice ont à voir avec la condition humaine, et avec ce que nous pouvons faire pour l'améliorer. Lorsque je crée une œuvre, je m'adresse à vous, mais je parle aussi en votre nom. Nous sommes pareils.

Vous vous intéressez également à la science, de la conquête de l'espace à la question du climat. Vous avez créé l'Aerospace and Sea Exploration Center (Basec), une réponse à la Nasa pour les Bahamas. D'où vient cet intérêt ? En quoi la rencontre entre la création artistique et la connaissance scientifique est-elle à vos yeux un terrain fertile ?
Je pense que la science et l'art se rencontrent dans un espace appelé expérimentation. C'est, à nouveau, une quête de liberté. Cela demande beaucoup d'engagement. C'est drôle car cela engendre une collision de tant de personnalités différentes en une seule personne... Il s'agit simplement d'essayer des choses. Certains créateurs que j'admire étaient comme ça : Miles Davis, Fela Kuti... La science n'est pas très douée pour raconter des histoires, pour communiquer ; l'art n'est pas souvent doué pour synthétiser, pour parler au reste du monde. Donc, les deux vont bien ensemble. Quand vous grandissez dans un petit endroit sans ressources, vous ne pouvez pas comprendre le langage sans l'art, ou un système sans la science. J'ai donc commencé à m'intéresser aux deux très tôt. J'ai toujours considéré qu'ils étaient intimement liés. Mon île est petite, je me sentais claustrophobe ; la science et l'art étaient des moyens d'aller au-delà de ses frontières. Et de m'évader à travers l'imagination. Toute mon enfance a consisté à lire les étoiles, à naviguer sur un petit bateau, à essayer de repousser les limites, physiquement mais aussi métaphoriquement. J'aimais en outre perturber les attentes car, dans les années 1990, personne ne s'attendait à une rencontre entre la science et l'art. Maintenant, je veux la faire accepter comme la nouvelle norme. C'est la tendance générale que nous observons : les champs sont plus ouverts, tout est plus transversal, les murs tombent. Beaucoup de gens qui sont allés à l'université ne travaillent pas dans le domaine qu'ils ont étudié.

Comment définiriez-vous votre approche en tant qu'artiste ?
C'est l'esprit de Haïlé Sélassié, une façon d'aborder ce qui m'intéresse en tant qu'être humain. Mais, en fin de compte, c'est une sorte de manière panafricaine de penser aux ancêtres, de leur rendre hommage, à toutes les voix qui ont parlé pour nous permettre de partager l'espace les uns avec les autres. Tout ce que je conçois vient de ces structures de base. Cela fait de moi un artiste de cette lignée. Je pense aux pionniers et aux militants qui m'ont précédé. C'est une plateforme qui me permet de parler de toutes les choses qui m'intéressent.

Quels sont vos prochains projets ?
Je travaille actuellement à un documentaire sur la vie de Marcus Garvey [leader jamaïcain surnommé le « Moïse noir » et précurseur du panafricanisme]. Il a été un pionnier pour parler de l'expérience africaine en Occident. Pour moi, c'est un chapitre fascinant de l'histoire. Une fois encore, il s'agit de rendre hommage à de grandes figures qui sont passées par là.

PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE RENAULT

The Art Newspaper
L'Éveil Selon Tavares Strachan
Camille Viéville
October 14 2022

«YOU ARE AN ARTIST BECAUSE YOU WANT TO BE FREE»

Background, artistic vision, projects... Tavares Strachan explains how he conceived the trilogy of exhibitions between New York and Paris.

How did you start your career?
In some ways, it was the most fun part of my life. I was in the Bahamas, in Nassau, where I was born. I was in college, working as a painter and printmaker. I was doing hundreds and hundreds of paintings at that time. I wasn't making any money from it, but I just loved the creation, the process. From there, in 2000, I moved to the United States to enroll in the glass department at the Rhode Island School of Design. I went on to earn a Master of Fine Arts in sculpture from Yale University in 2006. My passion drove me to study. The Bahamas is not really considered a cultural scene, although it is. A lot of Bob Marley's records have been produced there, great music has been made there, Lenny Kravitz... It's not just the beach. I grew up with a lot of reggae: Peter Tosh, Bunny Wailer... These musicians had a great influence on me, they spoke of my culture. After my studies, I realized that you learn techniques, but that the teaching is so American or Euro-centric that you remain ignorant of your own culture. That's when you start to look at where you come from, the people you've lived with... It really changed me, in a positive way, but not only.

So the whole process for you was to deconstruct this Western knowledge, to unlearn, to go back to your roots?
Part of it is learning how the system works, and learning how to manage that system. And as you get older, you just learn to ignore that system, to be able to negotiate with what it is. The first part of my experience was being brainwashed, and then understanding what it was. I learned to appreciate my own history, my own people, and that's what I'm doing now, investigating it all.

Did you have any mentors?
I was very lucky. I met people who reminded me why I became an artist in the first place. You are an artist because you want to be free. I know that sounds naive, but that desire to be free is fundamental. Obviously, the whole process of becoming an artist is not in favor of freedom. If you are a professional artist, you are not free at all. On some level, it's no different than working in a corporate structure. An incredible artist like Michael Joo pushed me to discover myself, to express what I really had inside myself. And also Arman, the French sculptor. I spent a year with him in New York. I worked in the studio, I made structures for his paintings in the evening. I was nineteen, just an island kid. He was at the end of his career, he taught me the game, he was very generous. Moments like that give you reason to believe. You can't decide to be an artist, you are born to be one. The people who inspired me just reminded me to do it.

How did you conceive your double exhibition in the Perrotin and Marian Goodman galleries in Paris?
The theme of this exhibition will be invisibility. It's a long project, I'm constantly inspired by it. In fact, it is a trilogy. I conceived this exhibition in the framework of a day, in three phases: the awakening, the day and the night. The first show was the awakening, which I showed at Marian Goodman in New York; the daylight is now at Perrotin and the night at Marian Goodman in Paris. I like the idea of the metaphors of day and night. Daylight and total darkness is also a metaphor, because it doesn't exist. I tried to find another way to tell stories, in chapters, from exhibition to exhibition.

What do you show there?
At Marian Goodman, it's about being immersed in a space where you can't be disturbed by anything in the world. It's dynamic, moving, there's a lot of information, it's a journey into the history of Henri Christophe, also known as Henri Irst, who was the first king of Haiti, and the relationship between that country and France. At Perrotin, it's an investigation of the icons that come from the places I come from and that resemble me. I will be showing sculptures in marble. I'm thinking about representation and what you think when you live in New York and you walk past statues, sculptures in public space, which are all European, mostly men. What does it mean to someone like me, when you realize that your own history does not exist, is not represented anywhere? And what is the human impact of that? How do you deal with it? It's about invisible people and places, stories that have not been told in a way that qualifies those people. For me, it's creating a subject for dialogue, as is the case with the story of Henri Christophe. The idea is to find out what is going on with this conversation today. Haiti is suffering a lot. As an artist from a Caribbean island, one can't help but wonder: what if this happened to me?

Is this a continuation of your "In Plain Sight" project, based on the life and work of Matthew Henson and the exhibition "The Encyclopedia of Invisibility"? Henson was the first person to reach the North Pole in 1909, but his story has been overlooked because he was African-American.
When I was a student, I was really fascinated by ice. I discovered Henson and

Tavares Strachan. Courtesy de l'artiste et Perrotin. Photo Jurate Veceraite
Tavares Strachan. Courtesy the artist and Perrotin. Photography: Jurate Veceraite

thought, this is interesting. But you never see a sculpture of him, so you wonder: who is this guy? I went to the North Pole to make a film, and I realized how difficult it was to get there. Think about the beginning of the 20th century for a person like him! This was the beginning of the idea of dealing with invisibility. How could such a person go there, achieve such a feat, at that time, in those conditions, and be totally forgotten, without leaving any mention in history? The idea of invisibility is encyclopedic, which means that it is multiple, so it is not a single story. The goal of the work is to get the audience to think for themselves. So that we begin to collaborate in the creation of this story. For me, that's what art is about: making people aware of what's missing in the story, that some people have remained invisible. Painting and all the artistic work is just a way to achieve this awareness, to create curiosity, to create a dialogue about human suffering...

Do you think that the way we look at history is changing, in a more plural way? And do you see your work as a way to contribute to this evolution of mentalities, to a global movement for more diversity, as other artists do?
I hope so, but for me it's mostly a human issue. It's not about being black, Asian... It's something we should all be concerned about, as it is with issues like slavery, gender, how we treat animals, climate change... It's all connected. Ultimately, equal rights and justice for all are issues related to the human condition, and what we can do to improve it. When I create a work, I am speaking to you, but I am also speaking as you. We are the same.

You are also interested in science, from the conquest of space to the issue of climate. You created the Bahamas Aerospace and Sea Exploration Center (BASEC), an answer to NASA for the Bahamas. Where does this interest come from? How is the meeting between artistic creation and scientific knowledge a fertile ground for you?
I think that science and art meet in a space called experimentation. It's a quest for freedom, again. It requires a lot of commitment. It's funky, it creates a collision of so many different personalities in one person, it's the idea of just trying things. Some people I admire were like that: Miles Davis, Fela Kuti... Science isn't very good at telling stories, at communicating; art isn't often good at synthesizing, at talking to the rest of the world, so the two work well together. When you grow up in a small place with no resources, you can't understand language without art, or understand a system without science. So I became interested in both very early on. I've always considered them to be intertwined. My island is small, I felt claustrophobic, so science and art were a way to go beyond its borders. And to escape through the imagination. My whole childhood was about reading the stars, sailing a little boat, trying to push the limits, physically but also metaphorically. I also liked to disrupt expectations, because in the 90's nobody expected the meeting of science and art. Now I want to make it accepted as the new norm. This is the general trend we are seeing, fields are more open, everything is more transversal, walls are falling. A lot of people who went to university don't do what they studied.

«What does it mean to someone like me, when you realize that your own history does not exist, is not represented anywhere?»

How would you define your approach as an artist?
It's the spirit of Haïlé Sélassié. It's a way of approaching what interests me as a human being. But ultimately, it's a kind of pan-African way of thinking about the ancestors, of paying respect to them, to all the voices that have spoken to allow us to share the space with each other. Everything I do comes from these basic structures. That makes me an artist of that lineage. I think of all the pioneers and activists who came before me. It has given me a platform to talk about all the things that interest me.

What are your next projects?
I'm working on a documentary about the life of Marcus Garvey [Jamaican leader referred to as the "Black Moses" and a precursor to Pan-Africanism]. He was a pioneer in talking about the African experience in the West. This is a fascinating chapter for me. Once again, it's about paying tribute to great people who have been there.

INTERVIEW BY STÉPHANE RENAULT

The Art Newspaper
L'Éveil Selon Tavares Strachan
Camille Viéville
October 14 2022

1. The Distance Between What We Have and What We Want, 2005-2006, installation.
Courtesy de l'artiste, photo Chris Hoover
The Distance Between What We Have and What We Want, 2005-06, installation
Courtesy of the artist, photo by Chris Hoover

2. Digital Rendering of ENOCH in orbit. ENOCH, 2015-2017, bronze, or 24 carats, sable, acier, aluminium, air béni par un prêtre shinto. En collaboration avec le Lacma Art + Technology Lab.
Courtesy de l'artiste
Digital Rendering of ENOCH in orbit. ENOCH, 2015-2017, bronze, 24k gold, sand, steel, aluminum, sacred air blessed by Shinto priest
Created in collaboration with LACMA as part of the Art+Technology Lab initiative.
Courtesy of the artist

3. Vue de l'installation *The Encyclopedia of Invisibility* de Tavares Strachan à la 58e Biennale de Venise (« May You Live in Interesting Times »), 2019. Courtesy de l'artiste, photo Andrea D'altoè Neonlauro
Installation view of Tavares Strachan 58th International Art Exhibition - La Biennale di Venezia, *May You Live in Interesting Times*, 2019
Courtesy of the artist, photo by Andrea D'altoè Neonlauro

4. Belong/Brooklyn, 2021, installation.
Courtesy Joe and Clara Tsai Foundation's Social Justice Fund, photo viney group /
Photo by viney group; courtesy of the Joe and Clara Tsai Social Foundation's Justice Fund

***1. The Distance Between What We Have and What We Want*, 2006**

Avec l'installation *The Distance Between What We Have and What We Want*, grâce à laquelle il s'est fait connaître, Tavares Strachan explore les thèmes du déplacement et de l'interdépendance entre les cultures et les lieux. Un morceau de banquise est prélevé en Alaska et transféré à Nassau (Bahamas), dans la cour de l'école élémentaire où l'artiste a fait sa scolarité. Placé dans un congélateur alimenté en énergie solaire, le bloc de 4,5 tonnes représente, au cœur des Caraïbes, une forme d'altérité, les enfants découvrant pour la première fois la glace à l'état naturel. Cette installation s'inscrit dans une recherche plus vaste menée par Tavares Strachan autour de l'explorateur africain-américain Matthew Henson (1866-1955), premier homme à atteindre le pôle Nord, en 1909.

With the installation *The Distance Between What We Have and What We Want*, work with which the artist made his breakthrough, Tavares Strachan explores displacement and interdependence between cultures and places. A piece of sea ice harvested in Alaska and brought to Nassau (Bahamas), to the schoolyard of his old elementary school, and placed in a freezer run by solar energy, the 4.5 tonne block represents a form of alterity in the heart of the Caribbean where the children can discover ice in its natural state for the first time. This installation is part of Tavares Strachan's larger research project around the African American explorer Matthew Henson (1866-1955), the first man to reach the North Pole, in 1909.

***2. ENOCH*, 2018**

Produite avec le Lacma (Los Angeles County Museum of Art) Art + Technology Lab, *ENOCH* est une œuvre hors normes. Sensible à l'instrumentalisation du récit historique par les institutions dominantes, Tavares Strachan s'intéresse à Robert Henry Lawrence Jr. (1935-1967), premier Africain-Américain à avoir été sélectionné pour une mission spatiale. La couleur de sa peau et sa disparition en 1967 dans un accident d'avion avant d'avoir pu rejoindre l'espace contribuèrent à plonger dans l'oubli cet homme au parcours pourtant exceptionnel. L'artiste crée un vase canope en or 24 carats à l'effigie de l'astronaute, que l'agence SpaceX est chargée de mettre en orbite dans un satellite conçu pour l'occasion. Ainsi, Tavares Strachan achève, par-delà la mort et l'effacement de l'histoire, le destin d'un héros rendu invisible.

Produced with the LACMA Art + Technology Lab (Los Angeles County Museum of Art), *ENOCH* is an unusual work. Mindful of the ways in which historical narratives are instrumentalised by dominant institutions, Tavares Strachan took an interest in Robert Henry Lawrence Jr. (1935-1967), the first African American to be chosen for a space mission. The colour of his skin and his untimely death in an airplane accident in 1967, before his first space mission, plunged this exceptional man into obscurity. The artist created a 24-carat gold canopic jar in the astronaut's image, which SpaceX committed to launching into orbit aboard a satellite specially designed for the occasion. In this way, beyond death and the erasure of history, Tavares Strachan will complete the destiny of the once-invisiblised hero.

***3. The Encyclopedia of Invisibility*, vue de l'installation à la Biennale de Venise, 2019**

En 2019, Tavares Strachan est invité par le commissaire Ralph Rugoff à participer à la 58e Biennale d'art de Venise intitulée « May You Live in Interesting Times ». Pour le pavillon central, l'artiste propose un ensemble d'œuvres issu de son projet *The Encyclopedia of Invisibility*. Complément à *The Encyclopedia Britannica* – ouvrage de référence et outil à ses yeux de domination culturelle –, son encyclopédie comprend quelque 15 000 entrées consacrées à des personnalités et des événements exclus du récit historique occidental. À l'Arsenale, Tavares Strachan a exposé le travail qu'il a mené sur l'un de ces oubliés de l'histoire, l'astronaute africain-américain Robert Henry Lawrence Jr.

In 2019, Tavares Strachan was invited by curator Ralph Rugoff to participate in the 58th Venice Biennale entitled "May you Live in Interesting Times". For the central pavilion, the artist exhibited an ensemble of works from his project *The Encyclopedia of Invisibility*. Conceived as a supplement to *The Encyclopaedia Britannica*—a work that the artist considers to be a tool for cultural domination—his encyclopaedia includes 15,000 entries on people and events that have been excluded from the narrative of Western history. At the Arsenal, Tavares Strachan displayed his work on one of these people that history forgot: the African American astronaut Robert Henry Lawrence Jr.

***4. Belong/Brooklyn*, 2021**

Belong/Brooklyn est une installation permanente au Barclays Center, qui abrite une station de métro new-yorkaise très fréquentée. Deux néons, évoquant à la fois l'univers publicitaire, le cinéma (l'enseigne « The World is Yours » dans *Scarface* de Howard Hawks en 1932) et l'art conceptuel (Bruce Nauman), surplombent chacune des façades du bâtiment : « You Belong Here » et « We Belong Here » (« Cet endroit est le vôtre » et « Cet endroit est le nôtre »). La question de l'appartenance est ainsi posée par Tavares Strachan : qui décide de notre appartenance à un lieu ? À une communauté ? L'individu ou le groupe ? Et que signifie-t-elle dans une ville où la violence sociale et raciale continue de structurer les espaces ?

Belong/Brooklyn is a permanent installation at the Barclays Center, site of a busy New York metro station. Two neon signs simultaneously evoking the world of advertising, cinema (the sign "The World is Yours" in Howard Hawks' 1932 *Scarface*), and conceptual art (Bruce Nauman) are positioned high on each of the building's façades. They read: "You Belong Here" and "We Belong Here". Tavares Strachan thereby asks the question of belonging: who decides that we belong to a place, a community? The individual or the group? And what does belonging men in a city where social and racial violence continue to structure its spaces?

CAMILLE VIÉVILLE
TRANSLATION BY GEORGIA LYON FROMAN